

**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation  
**Herausgeber:** Société jurassienne d'émulation  
**Band:** 70 (1967)  
  
**Artikel:** Petite suite jurassienne  
**Autor:** Richard, Hughes  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-558788>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# PETITE SUITE JURASSIENNE

*par Hughes Richard*

## LE RENDEZ-VOUS D'OCTOBRE

C'est celui que je donne à moi-même. Chaque année. Au même lieu. Et jusqu'au terme de ma vie, quoi qu'il arrive désormais.

La gare vide, la pente, le village endormi sous le murmure métallique des marronniers, les douze coups tombant du clocher de Douanne, les lampes affolées de ne plus rien attendre maintenant que le train s'est éloigné, c'est ainsi que, saumon de minuit, j'aime remonter à la source.

Seul comme avant. Pauvre comme avant. Le pas mal assuré comme avant. La nuit comme avant avec l'appel infini des étoiles. Le sang allégé pourtant avec une sensation délicieuse, après avoir humé et écouté la chute brusque des feuilles mortes, de m'être tant soit peu rapproché des choses premières. Si le silence un jour doit chanter, deviner que ce sera là. Avoir le temps. S'arrêter. La route grimpe et serpente au milieu des vignes. Le temps des vendanges est passé et pour moi la Haute Saison commence. Au-delà des toits, le lac est un grand trou noir à l'heure où l'île tire fort sur ses amarres. Je me retourne encore avant d'aspirer à pleins poumons ce qui, à l'entrée des gorges, ressemble déjà à l'air natal.

Voici le sentier, lourd, spongieux. Il fait cru soudain. Il y a des escaliers et je tiens la rampe. Au tournant, une coulée glaciale — le souffle de la montagne ! — et le vent dépouilleur d'arbres. De sourd, d'incertain, de lointain, le bruit de l'eau se rapproche à mesure que je m'élève. La mémoire quête amoureusement les bruits du temps qui repasse, l'oreille suit d'étranges pistes, le cœur sursaute à chaque craquement d'écorce, à chaque ululement quand, jeux de lune, l'œil découvre sur un replat le vieux pont de bois où tu venais à nos premiers rendez-vous.

S'asseoir. La rivière est pleine cette année de tout un été pourri. Laisser parler le temps devenu, les pieds à fleur d'eau. Minutes heureuses.

Plus tard, bien plus tard, lorsque le village apparaîtra, avancer dans les vergers, n'être plus qu'une ombre parmi des milliers d'ombres, entendre son âme respirer en découvrant la maison endormie, escalader l'escalier qui craque tant sans éveiller quiconque comme jadis l'adolescent revenu sain et sauf de mauvaises rencontres.

## AUTOMNE

Vers la fin d'août, début septembre déjà, le vent du nord descend un bruit d'automne vers le hameau. Très tôt l'ombre remplit le creux des collines où remueront longtemps encore des grelots aigrets. Les feux s'allument dans la campagne, et la grand-mère qui arrachait des betteraves dit : « Tiens ! fait frais », en remettant son châle. Personne ne répond. Alors une cloche sonne cinq heures.

Quelques fermes, quelques bosquets. Un univers perdu avec un ciel tout rond. Des haies aux lignes plus douces maintenant qu'elles roussissent du côté du soleil couchant. Et, devant la maison d'école pimpante et blanche, le chêne à bout de solitude laisse partir des feuilles. En les voyant tournoyer, le chevreuil se souvient soudain du chasseur.

Après l'averse d'hier, le premier remugle de l'automne, c'est l'odeur de mon enfance, celle qui m'appelle dans les bois jusqu'à la nuit tombante, celle qui m'arrête à la lisière des forêts pour regarder à travers branches les enfants s'amuser à gauler des noix ou, tout à coup, entendre, au bout du chemin creux, l'étang claquer des dents.

Eh bien ! moi qui n'ai jamais rien fait de mes dix doigts, j'ai construit une hutte là, dans un trou de la montagne, et j'y vais à l'heure où le paysan ramasse ses outils. Le sentier — qu'on distingue à peine — le sentier grimpe derrière des buissons qui ont juste ma taille et, si j'ai envie de me vautrer dans l'herbe rare des talus, je puis néanmoins voir sans être vu, voir ce que mes yeux n'ont pas su aimer depuis qu'ils se sont ouverts, il y a trente années.

Ça porte des noms dont la banalité même m'émerveille aujourd'hui : combe, marais, chaumière, verger, pente, noisetier, calcaire, tant d'autres qu'après tant de voyages et le désert des villes j'entends chanter comme des sources. En observant droit devant moi l'affaissement en V de l'horizon, je devine la profondeur du lac lointain. Au-dessus d'une brumaille bleuâtre qui monte, les Alpes, coquettes

idiotes à la dent dure, éclatent ce soir de tout l'éclat de la première neige.

« Quelles couleurs ! Quel silence ! Quel air ! » ne cessait de s'exclamer la Parisienne à qui je montrais le lieu. Et elle, qui ne sait pas se taire, se taisait. Rien ne me fut plus cher.

Mais qui donc s'avance à ma hauteur, sous un bouquet de noisetiers ? On dirait les écolières du village voisin qui reviennent de la montagne ou bien des métairies qui sont derrière le Chasseral. Elles portent souliers montants, pantalons et à la main — myrtilles ? — des paniers d'osier. En sautant le mur qui sépare les domaines des pâturages, elles aperçoivent soudain les toits et leur cœur bondit si fort qu'elles rient et rient encore. Et ce sont rires frais et charmants que les bois retiennent longtemps. Quant à la mère Miquet qui n'en finit pas de crier « Lucky ! Lucky ! », que dirait-elle si elle voyait son garnement couché au fond du poulailler, à gober des œufs frais, l'animal ! sourd aux appels maternels, et plus, s'en battant l'œil à ne pas décrire comment !

Voyez encore. Un dernier rayon pique une ornière et le sang gicle d'une feuille de cerisier. Un char rentre à la ferme. Un fouet claque, mais les chevaux piétinent au tournant de la haie. C'est plus bas enfin que la nuit s'édifie, serpent qui ondule des roseaux vers les champs fraîchement labourés. Le Père Jacot le sait qui, dans son panier vide, en rapporte un morceau.

Bientôt l'heure des lampes et, inquiets, les vieux attendent, assis sur des bancs de bois, tout près de l'écurie pour sentir au moins la présence des bêtes. Murmures, échos étouffés. Une roue grince — mais est-ce une roue ? — tant les bruits maintenant semblent venir d'un autre monde. Et l'oreille, infatigable, ramasse les rumeurs des sources lasses, tandis que l'œil suit, en montant la flèche de l'église, la lente chute du soleil.

Moments heureux. Là seulement j'oublie ton absence, ce que les jours ont eu d'amer, l'avenir qui ne viendra pas et le monstre de ma mémoire, attendri par la calme splendeur des choses, s'assoupit un instant.

Là, je me souviens aussi que j'étais parmi vous, paysans, et qu'à cette heure je ramenaï le bétail des confins du village. Dire que j'étais fier n'est rien : j'étais rayonnant. Nos vaches — c'était la Grande Époque, il y en avait quatre ! — portaient des cloches énormes aux bourdons si inattendus et si harmonieux que les fermières travaillant au jardin relevaient la tête le temps de leur passage. Je les vois toujours, avec leurs tabliers bleus et tenant à la main qui un chou, qui un bouquet de chrysanthèmes, ou alors agitant une lanterne japonaise,

cette fleur au nom lointain qui n'a cessé d'exercer un pouvoir étrange sur mon imagination. Et ce que j'ai surpris de doux à cet instant au fond de leur regard me troublera jusqu'à la mort !...

Mais après les jardins, l'enchantement tombait net. Il fallait passer devant le Café à Emlot à la fenêtre duquel se tenait en permanence, sûr de lui, décontracté, apostrophant son monde d'une phrase vulgaire, ironique ou venimeuse, le cousin qui avait mal tourné et qui n'en ratait pas une pour s'exclamer de sa voix nasillarde et avinée (c'est lui qui jouait l'accordéon dans les bals de la contrée, d'où son prestige, car pour créer l'ambiance, des comme ça on n'en fait plus aujourd'hui, regrette chacun) :

« N'en manq' plus qu'trois pour faire la gamme. Eh ! vas-y donc, s'pèce d'corniaud ! » Et il ponctuait sa sortie d'un coup de sifflet bref, strident, inimitable, son invention, sa création à lui, un numéro de quelques secondes qui aurait fait sensation dans n'importe quel cirque ou music-hall, imitation à la fois du bruit de la scie qui sent venir la fin de l'obstacle ou bien cri inquiétant de l'oiseau de minuit, qui retombait soudain sur une fausse note, de là ricochait comme un galet sur une pierre plate et finissait sa course parmi les vivats admiratifs des copains en foire qui riaient à ventre déboutonné. J'essayais de ne rien voir, j'essayais de ne rien entendre, mais les exclamations, les mots orduriers, les gestes lestes et grotesques, les mimiques, les grimaces, les images, les sons me poursuivaient jusqu'à la maison où j'arrivais en pleurant de rage, d'impuissance et de dégoût. Ou alors je disais calmement : « Bande de culs, va ! » Et, en me réchauffant sur le grand fourneau, mettant les mains dans la cavette où l'eau d'une bassine chantonnait, je ruminais des vengeance terribles qui débarrasseraient à tout jamais le village de cette vermine et j'entendais cliqueter les couteaux, accourir les pompiers pour maîtriser les flammes du café en feu, retentir un coup de fusil dans les vergers de nuit.

Le dénouement fut bien autre. Un soir, ayant aperçu trois têtes à leur poste d'observation, je pris une légère avance sur le troupeau qui s'arrêta à la fontaine et vins me planter là, bien en face de leur fenêtre, l'air arrogant. Les vaches passèrent une à une et sans leur donner le temps de modifier la formule : « Eh bien ! la gamme est complète, bande de vaches ! » m'écriai-je d'une voix claironnante. Et là-dessus un beau pied de nez ! Et bonsoir la compagnie ! Le succès fut prodigieux. On en parla aux champs et à l'usine. J'avais sept ou huit ans, des cheveux blonds, des yeux bruns, vifs, petit homme des bois à couronne d'étoiles, timide puis, comme on l'a vu, et sans transition, d'une brusquerie déconcertante. En cela, je n'aurai pas changé...



## ARRIÈRE-SAISON DANS LES COLLINES

Ne serait-ce donc rien, improbable, de marcher à ta rencontre à l'heure où les feux s'apaisent sur les pentes des collines ? Et n'en aurai-je jamais assez de poursuivre ainsi ton ombre jusqu'à ces hauteurs où, à la nuit tombante, rampent tantôt les grelots des chevaux malades d'errance, tantôt les bruits fous d'une lampe ? De la ville aux sommets d'environs, de montée en descente, des approches du soir aux lueurs du premier hameau caché dans une poche de la montagne, j'irai jusqu'à l'épuisement des chemins. Je marche, je grimpe, et quand j'arracherai ce masque de silence en moi, vous serez là, étrangère aux cheveux de vent surgie il y a trop longtemps de l'eau profonde des songes...

Loin des pistes humaines, hélas ! je pars préparer nos noces parmi ces pâturages ivres d'herbes d'octobre que traversent déjà les fantômes des années perdues. Du lierre et de la mousse n'ai-je point fait là mes lits d'enfants ? Sous chaque pierre l'attente n'a-t-elle point là creusé nos sources ? Et je m'arrête à chaque cri que pousse l'oiseau touché par les flèches du crépuscule. Ce crissement, ce frisson sec de feuille arrachée, ne serait-ce point là l'origine de mon chant ? Qu'importe si j'avance dans le recul du temps ! Qu'importe cet air de neige qui pèse sur chaque chose lorsque je sens dans mon cœur encore assez de force pour soulever l'écorce de ton printemps...

Sans même lever la tête, j'entends les soupirs des nuages qui s'en reviennent d'un horizon de flammes. Je ne suis qu'à mi-côte, là où, envahissante, la rouille de l'automne monte par cent sentiers, grimpettes ou raidillons. Carrefour. Je pense aux métamorphoses du temps, à ces visages rendus à la terre qui, par à-coups, explosent dans la mémoire. Et j'aime ce cliquetis de migration que déclenche l'ombre naissante entre les troncs. Ou bien, à l'abri du jour défunt, je recense. La ville est loin, la montagne haute. Je me perdrai parmi les forêts. Comme oublié. Dis, n'en aurais-je jamais assez de te poursuivre jusqu'à ces hauteurs où, la nuit tombée, babillent tout bas les étoiles ?

Se relever. Des emposieux, des ornières, des bosquets épars, l'ombre envahit les crêtes, les éperons, hésitant encore à l'orée du bois. Mais la nuit a déjà rempli l'étang. Et le sommet de la colline où j'irai n'est plus qu'un manteau sale qui protège le renard à l'affût. La brumaille qui s'était dissipée dans le breuil à pies remonte brusquement et s'en va lécher le pied de la falaise, étouffant du même coup l'écho des éternelles plaintes qui essaient dans la première nuit. L'aile d'un appel tombe dans le creux du vallon où tournoient des

corbeaux. Quelques sapins se préparent au lumineux voyage, quelques buissons jouent aux monstres, tant il est vrai que sur cette solitude la lune règne inhumainement immense.

## PREMIÈRE NEIGE

Sortie du four des nuits, éblouissante, dans le lait d'un petit matin sans grelots, sans consistance, sans échos et nulle trace de chemin jusqu'au ras bord de l'horizon que fouille d'instinct le regard. Le désert. L'espace trop clair pour offrir un appui, l'infini trop lisse pour livrer une plainte. Seul, vers le sud, le sourcil épais de la haie comme une presque île émergeant miraculeusement de ce déluge blanc. Et plus bas encore, cernées par les manèges du vent, les fermes qui lancent vers un ciel devenu immense le SOS de leurs fumées. Émerveillement et démente : les jours aussi passeront.

Latitude ? Hors du monde. Longitude ? Hors du temps. Profession ? Survivant. Et six mois désormais à prendre les wagons vides de l'attente. Vers quelle migration du songe ? Pour quel transfert de la flamme ? Pour hurler ? Il n'y aura que les chiens à l'orée du soir et la lune parfois à l'entrée des sous-bois quand l'enfance est trop noire, les portes hermétiquement closes, les cheminées froides et les cœurs épuisés sous leurs manteaux de cendres. Les morts aussi explorent les recoins du silence. Solitude, mes rencontres : les nuits encore passeront.

Sautillants scintillements du givre sur les prés comme autant de coups d'aiguilles dans le tympan ! Dimanche 23 novembre, huit heures trente. Le feu craque. Les murs ont tenu bon. Les paysans tournent autour de leurs domaines en retrouvant près des congères la place des barrières. D'une aurore indécise s'élancent les papillons de l'oubli et dans ma chambre une poussière presque bleutée marge la page du poème inachevé. Voir venir. Sur la poignée de la fenêtre, deux mains comme deux miroirs brisés. Et dedans, les rebonds de la mémoire. Il ne viendra rien. Rien. Jusqu'à ce que, peu à peu, les dépouilles des semaines fassent des taches noires au sommet des pentes. Mais c'est si loin.

Sage énergie des graines sous l'hiver. J'obéirai.

## NOËL ROUGE

Noir et solennel, du haut de sa chaire, le pasteur regardait. Sous ses yeux émerveillés, le miracle une fois de plus s'était accompli ; l'église, d'ordinaire déserte, était pleine, pleine. Plus un siège ni aux galeries ni au parterre, et pourtant paysannes et paysans, ouvrières et ouvriers continuaient d'affluer. Beaucoup descendaient de la montagne. Ils avaient suivi les chemins silencieux de la neige, et leurs trognes piquées par le froid et la solitude ne tarderaient pas à s'illuminer à la vue du sapin. Une voix cria : « Fermez les portes ! » Mais paysannes et paysans, métayers et bûcherons ne cessaient d'affluer, s'entassaient dans la nef ou les travées ou encore à proximité du fourneau chauffé à blanc, tandis que des fermes des environs arrivaient en renfort tabourets, chaises, fauteuils, voire un vieux canapé. On vit même quelques fidèles — c'était, il est vrai, des voisins — s'introduire dans le box réservé à la famille du pasteur et y prendre place avec la bénédiction hautement exprimée de madame.

Noires et solennelles, vissées à leur banc, impressionnées par le vacarme grandissant, les six bigotes (deux par village) regardaient, muettes de surprise. Elles savaient pourtant que chaque Noël ramène à l'église toutes les brebis galeuses des lieux. La Bible prise dans l'étau de leurs mains jointes lâchait par le dos. De temps en temps un gloussement s'échappait de leurs poitrines plates, un gloussement d'horreur vraie. A leur droite, les enfants des écoles patientaient sagement, les uns rayonnant de joie, les autres répétant mentalement saynètes et ré citations, tandis que dans son énervement le maître ne parvenait plus à retrouver son diapason. Plus d'une demi-heure de retard, mais cela aussi faisait partie du programme.

Le sapin remplissait le chœur et son faite touchait la voûte, probablement bleue à l'origine. Fixées à l'extrémité de longues perches, des bougies boutaient le feu aux bougies du « roi des forêts », alors qu'une boule éclatait par-ci par-là sous l'effet de la chaleur, et qu'une bonne odeur d'aiguilles grillées se répandait partout. Les catéchumènes méritants étaient chargés de cet office. Je ne dirai pas que j'en étais, car personne ne me croirait. Sachez plutôt que les friandises qui pendaient au sapin étaient pour les enfants de l'école du dimanche, selon la coutume, tandis que madame chatouillait les autres du regard, les autres, les oranges de Jaffa, les biscômes décorés d'un ours en sucre (aujourd'hui bannis pour raisons politiques !) qui seraient distribués tout à l'heure. Des bébés braillaient, quelques vieillards pleuraient, chacun toussait ou se mouchait. Bref, il semblait que la cérémonie allait pouvoir enfin commencer.



C'est alors qu'un homme en pelisse, manifestement très excité, surgit d'une porte latérale. Sans hésiter, il gravit l'escalier de la chaire, parla à l'oreille du pasteur qui leva les bras au ciel. La Bible glissa de son pupitre et les cloches se mirent à sonner, à l'ébahissement de chacun.

— Frères et sœurs, intervint brutalement le ministre du culte, on m'apprend qu'un incendie s'est déclaré à la ferme de monsieur B. à L., et on me prie d'informer les pompiers qu'ils ont à se rendre sur place dans les délais les plus brefs.

Ce fut la débandade. Hommes, femmes, enfants se bousculèrent aux portes malgré les exhortations. La fête se déplaçait à toute vitesse. Quand le calme se fut rétabli, bigotes, institutrices et instituteurs (sauf un, le chef des pompiers), quelques vieilles se rapprochèrent pendant que l'organiste chantait seul « Mon beau sapin ».

Mais c'était vrai. Là-bas, vers l'est, le ciel rougeoyait. La bise glaciale, qui nous transperçait, excitait le brasier. Sous les lampes, en nous retournant, nous les catéchumènes accourant en bloc, nous voyions les flocons tourbillonner. Pourtant, le ciel était clair et les étoiles étrangement lumineuses et mytérieuses, comme il se doit en ces temps de haute Espérance.

Plus nous nous rapprochions et plus le spectacle était grandiose. Nous ralentissions même le pas, tant nous étions fascinés. Le chemin n'était plus qu'ombres grouillantes, mouvements, bruits de grelots et de traîneaux, phares d'autos en panne, appels lointains. Tout à coup — toit effondré ? — les flammes jaillirent plus gigantesques encore. Et, loin à la ronde, on aurait dit que la neige brûlait.

Quand nous arrivâmes à proximité du sinistre, les hydrantes étaient bel et bien en place, mais il n'y avait pas d'eau. Les propriétaires des fermes environnantes n'avaient plus qu'à espérer que le vent ne changeât pas de direction. Perdus dans la contemplation de ce spectacle, c'est à peine si nous aperçûmes, sorti de l'ombre du verger, le simplet du village entouré de deux gendarmes.

Pourquoi donc lui avoir interdit d'aller au temple ? Les gerbes peuvent aussi, la nuit de Noël, devenir des branches de sapin. Avec des gerbes, il avait érigé son sapin au milieu de la grange. Puis, pour qu'il brille comme ceux de son enfance, il avait tranquillement soufflé une braise de sa cigarette sur la paille.

## FIN MARS AU VILLAGE

Y a-t-il une lumière plus mystérieuse que celle qui règne dans les haies vers la fin mars ? Les routes non encore asphaltées sont sèches enfin. Une brise descend de la montagne en soulevant une poussière très fine qui tourbillonne par moments à ras du sol. Les dernières plaques de neige se cachent dans les creux des vallons et des combes. Aux buissons des pâturages des fanions multicolores, des mouchoirs restent accrochés. On entend les tronçonneuses et la hache du bûcheron. Plus bas, sous la limite des forêts, les femmes enceintes croient ramasser la doucette ou le pissenlit. Les skis ? Rangés au grenier derrière les luges. Ce n'est plus qu'un lointain souvenir, un grand trou blanc dans les mémoires. Et les ménagères ont sorti à la hâte tapis, couvertures, lits, fauteuils... Les matelas sont exposés au soleil des après-midi entiers. Tant de poussière ! On n'a jamais fini de s'extasier... Les vergers resplendissent de lessive. Les chats, effrayés par ce remue-ménage, rôdent dans les alentours, guettant des chattes qui n'arrivent pas tellement au hasard. Les chiens, eux, se poursuivent autour de la fontaine, débarrassée enfin de sa barbe. Le facteur contemple tout cela du haut de son perron en attendant, le sac sur l'épaule droite, l'arrivée de l'autobus qui n'a que son habituel retard.

L'air est doux, les forêts noires à l'horizon avec des ciels du soir pleins de petits nuages enflammés qui fuient vers l'est. C'est bien la seule période de l'année où du rose se pose sur les façades des maisons qui apparaissent tout à coup rajeunies, souriantes. On voit des hépatiques aux balcons. On a ressorti les bancs sur lesquels on prendra le frais l'été prochain. On leur a passé quelque couche de peinture fraîche. Il y a des verts et des rouges atroces. Et puisqu'on l'a fait pour les bancs, pourquoi pas pour les volets ? Et puisqu'on l'a fait pour les volets, pourquoi pas pour les portes ? Des voisins rivalisent de mauvais goût. Accoudés aux clôtures des jardins, attendris, attendrissants, les vieux surveillent la naissance des jonquilles. Ça sent le fumier, mais il est encore trop tôt pour remuer la terre. Les paysans ne sont pas pressés. Ils fument des pipes à l'entrée des remises qui expulsent l'odeur pourrie de la paille. C'est le calme avant les grands recommencements. Une bonne chaleur s'est installée dans les âmes, et les plus durs, les plus insensibles reniflent, satisfaits, cette tendresse du ciel qui se pose sur les toits, cette caresse du vent qui annonce des lendemains heureux. Quelques chars vides passent, tirés par des tracteurs. On se salue à distance. Les voix sont cordiales. Quant aux salles des bistrots, elles sont étrangement vides. La sommelière bavarde sur

la terrasse avec l'instituteur remplaçant l'instituteur en convalescence, dit-on. Le secrétaire communal les observe du noir de son bureau. L'horloge frappe cinq heures. Les ouvriers ne vont pas tarder à sortir de l'usine.

Si la place est déserte, c'est que les gamins ont répondu à l'appel du ruisseau. Le lit est presque sec en cette saison, et l'eau qui stagne aux brusques replats est si transparente qu'un œil même peu exercé pourrait facilement surprendre les courses des truites effrayées par les coups de bâton terriblement précis qui s'en vont les déranger jusqu'au cœur de leurs refuges. Les attraper ? La difficulté ne provient pas tellement des truites elles-mêmes. Elle provient plutôt de la somme d'interdits qu'il s'agit de vaincre. Pourquoi le garde-pêche, par exemple, pour répondre à la démangeaison de ses guibolles, ne déciderait-il pas d'aller faire un tour jusqu'à la source ? Pourquoi le garde forestier ne viendrait-il pas rôder dans les parages ? Et si, par exception, le gendarme ne trouvait pas de partenaires pour sa partie de cartes au restaurant des Gorges ? Pour les parents, nous sommes avertis. Ils aiment les truites, non les amendes ou les complications. Aussi les bandes sont-elles organisées. Il y a ceux qui surveillent, il y a ceux qui observent les déplacements des poissons, il y a ceux qui plongent la main dans les anfractuosités de la roche pour ne ramener le plus souvent qu'une écrevisse et un cri de douleur. Le butin sera partagé plus tard, à parts égales, comme il se doit, et si les palabres sont interminables, c'est qu'il n'est pas aisé de couper une truitelle en dix-sept avec ces maudites arêtes et ces lames de couteau qui ne coupent jamais. Naturellement, il fait grand-nuit. Chacun rentre en retard. Il y aura bientôt de l'agitation dans les fermes.

Je poussais la porte timidement. C'était toujours la même scène. Il n'y avait qu'une assiette sur la table, ma grande assiette blanche dans laquelle jouait la lumière de la lampe. Tout autour, des visages figés dans un silence glacial. Pas un murmure, pas un geste. Je m'asseyais. Je me mouchais. Je me grattais. Je cherchais le pain. Il était juste vis-à-vis, mais allonger le bras eût été une provocation supplémentaire que j'avais la sagesse d'éviter.

Tout à coup, mue par un curieux déclic, ma mère disait : « Vas-y ! »

Mon père se levait : « Attends... la prochaine fois ! » s'exclamait-il, l'air rageur, mais ennuyé, serrant fébrilement le manche du balai tout en reculant précautionneusement jusqu'au seuil de la pièce qui servait de salon dans les grandes occasions. Là, il se retournait, grognait quelques mots inintelligibles, disparaissait, confus. C'était parti. Il allumerait la radio. Parfois les informations :

« Encore dix morts », disait ma grand-mère en hochant la tête.

Parfois le speaker annonçait la théâtrale.

« Dépêchons-nous, s'écriait ma mère, sinon nous allons la manquer, comme la dernière fois. »

La soupe cuisait. On m'avait gardé aussi un bout de viande. Je le voyais qui dépassait. Quelle faim ! On s'émerveillait de me voir manger.

